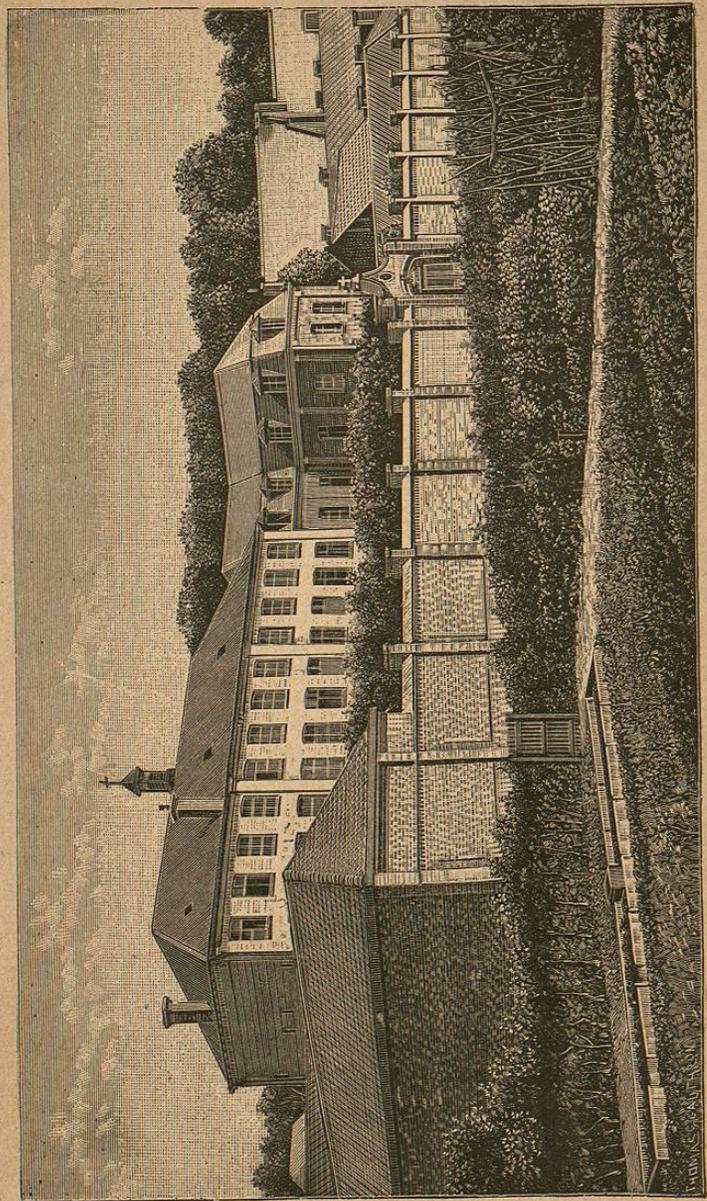


de bruit dans les corridors et dans les appartements, bien qu'il sût que c'était lui, il lui criait quelquefois : « Qu'est-ce donc qu'il y a là? — C'est moi, mon Père. — Moi, moi, qui est-ce, *moi*? — Frère Jérôme, mon Père. — Oh! c'est donc vous, frère Jérôme? mais il ne fallait pas vous déranger comme cela. Que faites-vous donc tout seul à cette heure-ci? — J'avais peur qu'on eût oublié de fermer quelque fenêtre, et que le vent ne cassât les vitres; je craignais que le feu ne prît quelque part, etc., et je suis venu faire un petit tour. — Allons, c'est bon, frère Jérôme, tout va bien; retournez vous coucher. » Rien ne faisait tant plaisir au Père que cette sollicitude et ce dévouement. « En voilà un, disait-il, qui aime l'institut! et non pas ces certains frères qui ne pensent qu'à eux et qui en font toujours le moins qu'ils peuvent. »

Pendant les dernières années de sa vie, le bon frère fut employé à conduire le cheval et à faire les commissions du dehors. Dans cet office sa vertu ne se démentit pas; il était si humble, si honnête et si charitable quand il trouvait l'occasion de rendre service au prochain, qu'il s'acquittait l'estime de tout le public et en fut regardé comme un saint. Au milieu de tant d'occupations si dissipantes, il était toujours uni à Dieu, évitant autant que possible de se trouver dans les routes avec les étrangers, pour n'être pas dans le cas de parler et de perdre le recueillement. Jamais il n'entamait une conversation avec ceux qu'il rencontrait; il se contentait de répondre aux questions qui lui étaient faites et d'échanger quelques paroles honnêtes. En conduisant son cheval, il disait pieusement son chapelet ou faisait ses autres exercices de piété. Les séculiers étaient tellement habitués à le voir prier, et ils avaient un tel respect pour sa vertu qu'ils se seraient bien gardés de le déranger. Cet excellent frère périt victime de son dévouement. Son cheval ayant pris le mors aux dents au milieu de la ville de Saint-Chamond, il se précipita sur lui pour l'arrêter, parce qu'un peu plus loin la rue était pleine d'enfants qui sortaient de l'asile; mais le pied lui manquant, il



SAINT-POL-SUR-TERNOISE (PAS-DE-CALAIS) (page 230).

tomba, et la roue de la voiture lui passa sur la jambe et la broya. Dieu, voulant sans doute le récompenser de son héroïque charité, permit que le cheval s'arrêtât à quelques pas de la porte de l'asile d'où sortaient les enfants, de façon qu'aucun d'eux ne courut de danger. Frère Jérôme fut relevé par les personnes témoins de son malheureux accident, et transporté à l'hôpital. Quoiqu'il fût dans un état affreux et qu'il ressentit d'horribles douleurs, il ne laissa échapper aucune plainte ; il ne poussa aucun soupir ; bien plus, s'oubliant totalement lui-même, il n'ouvrit la bouche que pour demander si le cheval n'avait fait de mal à personne, et il témoigna un grand contentement quand il apprit qu'aucun autre accident n'était arrivé. Pendant huit jours qu'il vécut encore, il donna l'exemple de toutes les vertus ; sa patience et sa résignation furent si grandes, que les personnes qui le servaient ou qui lui rendaient visite en étaient dans l'admiration. « Jamais, disaient les sœurs de l'hôpital, nous n'avons vu tant de vertu dans un malade. Ce frère n'est pas seulement édifiant, il est sublime. » Un dernier trait nous dira tout ce qu'il y avait de droiture, de simplicité et de pureté dans son âme. Lorsqu'on l'eut transporté à l'hôpital, un prêtre étant accouru, et s'apercevant de la gravité de sa position, lui dit : « Mon frère, je ne dois pas vous dissimuler que vous êtes en danger ; si donc vous avez besoin de vous confesser, je suis à votre disposition ; réfléchissez un peu, je reviendrai dans quelques minutes. » Une demi-heure après, l'ecclésiastique s'étant présenté : « Mon Père, lui dit le frère, il n'y a pas longtemps que je me suis confessé, j'ai même eu le bonheur de faire la sainte communion ce matin ; je viens de m'examiner, et grâce à Dieu, je n'ai rien trouvé sur ma conscience qui m'inquiète. » Telle était la vertu, telle était la pureté d'âme du bon frère, que, se voyant subitement en face de la mort, il ne trouve rien en lui qui lui fasse craindre ce terrible passage du temps à l'éternité ; c'est que depuis longtemps, il se confessait tous les huit jours, comme s'il eût dû mourir aussitôt après.

L'histoire de la vocation de ce frère nous offre plusieurs enseignements que nous devons recueillir. Elle nous montre :

1° Quel mal peuvent faire par leurs paroles et par leurs exemples, les frères qui n'ont pas l'esprit de leur état, et combien ils sont dangereux dans une communauté. Une seule conversation d'un de ces hommes faillit faire perdre la plus belle des vocations, et priver l'institut d'un excellent sujet.

2° Quel bien peut faire un religieux solidement vertueux ; quelle est la force, quelle est la puissance de ses bons exemples et de ses bons conseils. Dans le cas actuel, le Père Champagnat assurait que sans les prières et les encouragements du frère cuisinier, frère Jérôme n'eût pas résisté à la tentation et eût abandonné sa vocation.

3° Quels étaient l'industrielle charité, la patience, le zèle du bon Père pour conserver ses frères dans leur vocation ; car il a fait pour une foule d'autres ce que nous venons de raconter dans les deux traits qui précèdent.

Mais, il faut bien l'avouer, son zèle n'avait pas toujours le même succès, et il arrivait encore assez souvent qu'après s'être donné bien de la peine pour former certains sujets et pour les attacher à leur vocation, il avait la douleur de les voir se dégoûter de leur état, perdre la piété et retourner dans le monde. Cette peine, nous ne craignons pas de l'assurer, était la plus pesante de toutes ses croix. En effet, il trouvait dans les autres afflictions, quelque grandes qu'elles fussent, quelque chose d'agréable ; mais celle-ci était pour lui tout amer-tume. Dans de pareilles occasions, on l'a vu plusieurs fois ne pouvoir boire ni manger tant il était affecté, tant lui était sensible la perte de ses enfants. Il ne trouvait de consolation que dans la résignation à la volonté de Dieu. « Hélas ! disait-il, il me serait infiniment moins pénible de voir porter ces frères au cimetière que de les voir abandonner leur sainte vocation pour se jeter dans le monde. » Ce qui augmentait sa peine, c'est qu'il était convaincu que la plupart de ceux qui

sortaient de la communauté, étaient infidèles à leur vocation. « Je suis persuadé, disait-il une fois dans une instruction, que parmi ceux qui regardent en arrière et abandonnent leur saint état, il y en a plus des trois quarts qui sont véritablement appelés, et qui feraient de bons religieux s'ils correspondaient à la grâce. Or, la perte de la vocation a quatre causes principales.

« 1° L'infidélité à la règle et surtout la négligence des exercices de piété. La vocation est un don gratuit ; mais il n'en est pas de même de la persévérance dans cette vocation : cette persévérance est particulièrement le fruit de la prière et de la fidélité aux observances de la règle. Celui donc qui néglige ou qui fait mal ses exercices de piété, perdra infailliblement sa vocation.

« 2° Le défaut de zèle pour l'éducation chrétienne des enfants. Dieu, en vous appelant à la vocation religieuse, n'a pas seulement eu en vue votre salut, mais encore celui des enfants qui doivent vous être confiés ; si donc vous négligez le catéchisme, si vous n'avez point de zèle pour former vos élèves à la vertu et à la piété, vous vous opposez aux desseins de Dieu, vous résistez à sa volonté, qui est de mettre ces enfants dans la voie du salut par une bonne éducation. Or, comme vous leur refusez ce bienfait, vous serez rejeté, et votre place sera donnée à un autre qui recevra les grâces dont vous abusez, et qui fera le bien que vous n'avez pas eu l'intelligence de faire.

« 3° Le manque de soin de sa propre perfection. Beaucoup de religieux perdent leur vocation, parce qu'ils ne sont pas aussi vertueux que Dieu le veut, parce qu'ils ne correspondent pas à la grâce et qu'ils négligent leur perfection. Un homme qui ne vient et ne demeure en religion que pour avoir une vie douce, pour se procurer des commodités qu'il n'avait pas dans le monde, n'y restera pas. L'abus de la grâce, la paresse dans les choses spirituelles, les petites fautes volontaires, la tiédeur, ont fait perdre plus de vocations que le péché mortel

et les grands désordres. Ce qu'il y a de plus redoutable pour ceux qui se laissent prendre à ce piège du démon, c'est qu'ils ne s'aperçoivent qu'ils ont perdu leur vocation que lorsqu'ils ont franchi le seuil de la porte, que lorsque leur ruine est consommée. La vie religieuse est le don de Dieu par excellence, c'est le partage des âmes privilégiées; mais, pour y persévérer, il faut une grande fidélité à la grâce et beaucoup de générosité. »

Un jour, un frère étant venu trouver le pieux fondateur, lui dit : « Mon Père, je suis tout ennuyé et tout découragé. — Quelle est la cause de cet ennui et de ce découragement ? — C'est la sortie de tel frère. Je tremble quand je vois des hommes abandonner leur vocation et se jeter dans le monde après avoir passé quinze ans en communauté; je crains qu'un semblable malheur ne m'arrive. — La sortie de ce frère ne m'étonne ni ne m'effraye. Ces sortes de châtements sont personnels comme les fautes qui les attirent, et ce n'est pas parce que tel frère devient apostat qu'il y a lieu de se décourager. Mais voici une vérité terrible et qui peut à bon droit vous effrayer et vous donner lieu de craindre : *Celui qui ne vit pas en religieux, ne mourra pas en religion !!* C'est uniquement parce qu'on n'a pas vécu en religieux qu'on abandonne son saint état, même après avoir passé la plus grande partie de sa vie en communauté. Un bon jardinier suit de temps en temps tous les arbres de son jardin pour les émonder, et quelque grosse que soit une branche, il la coupe si elle est sèche, ou plutôt, plus elle est grosse, plus il se hâte d'en débarrasser l'arbre auquel elle ne fait que nuire. Dieu tient à peu près la même conduite : il visite les communautés qui sont ses jardins de délices, et lorsqu'il y trouve des religieux stériles en vertu, morts à l'esprit de leur vocation, il les retranche, de crainte qu'ils ne nuisent aux autres, et qu'ils n'introduisent les vices et les maximes du monde dans la société des saints. Ainsi, mon frère, c'est notre vie, c'est notre conduite qui doit nous faire craindre et non le malheur des autres. Si votre

conscience vous rend le témoignage que vous avez du zèle pour votre perfection, que vous faites des efforts pour acquérir les vertus de votre état, pour remplir le but de votre vocation et vivre en bon religieux, vous n'avez rien à craindre. Si elle vous atteste le contraire, vous avez raison de trembler et de vous effrayer, car je le répète : *qui ne vit pas en religieux, ne mourra pas en religion !!*

« 4° Enfin, continue le Père Champagnat, la quatrième cause de la perte de la vocation vient de la propre volonté, du manque de docilité et de la dissimulation. Il y a peu de religieux dont la vocation ne soit éprouvée par la tentation, et pour plusieurs, cette tentation est la plus pénible et la plus longue. La raison de cette guerre opiniâtre, c'est que la perte de la vocation entraîne avec elle une infinité de fautes et souvent même la ruine du salut. Le remède à cette tentation, c'est l'ouverture du cœur et la soumission au supérieur. Celui qui, en pareil cas, veut se conduire lui-même marche à sa perte. Celui qui, au lieu de s'adresser à son supérieur et de suivre ses avis, cherche ailleurs des conseils, se perdra également. Qui va chercher des conseils en Egypte, se perdra avec les conseils d'Egypte. Lorsqu'on laisse la direction de celui que Dieu nous a donné pour conducteur et pour guide, on trouve pour son malheur, par un juste châtement de Dieu, une direction telle qu'on l'a désirée. Nul n'est plus propre que le supérieur à juger de la vocation d'un religieux; et, dans ces occasions, préférer le sentiment de tout autre à celui du supérieur, c'est se jeter dans l'illusion et dans le plus étrange aveuglement où un religieux puisse tomber. »

Un frère profès, ayant négligé ses exercices de piété et violé les règles concernant les rapports avec les personnes du dehors, perdit entièrement l'esprit de son état et s'adressa au P. Champagnat pour être relevé de ses vœux. Au lieu de lui accorder la dispense de ses vœux, le pieux fondateur le rappela à la maison-mère, et lui fit faire une retraite pour le ramener à ses premiers sentiments. Mais quelque temps

après, ce frère étant tombé dans les mêmes fautes, il se dégoûta de sa vocation et prit la résolution de l'abandonner. Comme il savait que le P. Champagnat n'approuvait pas les raisons qu'il donnait pour se retirer, il s'adressa à un autre prêtre, et, lui expliquant ses affaires suivant que l'esprit de mensonge le lui suggérait à lui-même, il en obtint une décision selon ses désirs. Le Père, auquel il en donna connaissance, lui répondit : « Vous avez été chercher des conseils en Egypte, vous vous perdrez avec les conseils d'Egypte. Vous me dites que, sur l'avis d'un confesseur, Monseigneur vous a dispensé de vos vœux. Je vous déclare de mon côté, que je blâme les démarches que vous avez faites pour cela à mon insu. Les raisons que vous avez alléguées pour obtenir ou plutôt pour surprendre cette dispense, étant nulles, je ne puis approuver que vous abandonniez votre vocation ; et j'ajoute que, si ce malheur vous arrive, vous vous en repentez. » Malgré cette déclaration, ce frère se retira de l'institut. Quelques mois après, s'étant marié, le jour même de ses noces il tomba malade, et mourut au bout de trois jours dans des angoisses terribles, en répétant sans cesse : « On m'a trompé ! on m'a trompé ! et j'ai perdu ma vocation !! »

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Des précautions qu'il a prises pour conserver les frères dans l'esprit de leur état, et de sa fermeté à maintenir la règle.

SAINT Thomas enseigne que, lorsque Dieu confie à quelqu'un une mission, il lui donne en même temps les grâces nécessaires pour la remplir convenablement. Nous avons une preuve de cette vérité dans la vie du P. Champagnat. Dieu, qui le destinait à fonder une société de pieux instituteurs de la jeunesse, lui fit connaître tous les principes nécessaires à la création, au développement et à la conservation de cette œuvre. Il lui donna en même temps une fermeté inébranlable pour les maintenir, malgré les contradictions du monde et les obstacles que lui suscita l'ennemi du bien. Une chose des plus surprenantes et qui montre d'une manière admirable que le pieux fondateur était conduit par l'esprit de Dieu, c'est qu'il connut tout d'abord les moyens qu'il devait prendre pour atteindre le but qu'il se proposait dans la fondation de son institut ; quelques pages écrites de sa main dans les commencements ne permettent aucun doute à cet égard ; car on y trouve le plan, le but, l'esprit et les constitutions fondamentales de la congrégation. Les règles qu'il a données depuis, n'ont été que les conséquences et le développement de ces premiers principes. Or, comme les moyens doivent toujours être en rapport avec la fin que l'on se propose, il comprit que les frères ne pourraient procurer la sanctification des enfants que par leur union avec Dieu ; que plus cette union serait grande, plus ils seraient